

Bruno Leclerc du Sablon

La bignole du 312

Roman

Les Le Menech – Tome 3



La bignole du 312

DU MÊME AUTEUR

- *Carcasses*
Mémoires (2005)
Alexandrie Éditions
- *La Terre en danger, le devoir de changer !*
Essai (2006)
Alexandrie Éditions
- *Coffiots : la fin des casses...?*
Polar (2007)
Série '*Les Le Menech*' – Tome 1
Alexandrie Éditions
- *Le tumulus*
Roman sentimental (2007)
Alexandrie Éditions
- *Coffiots dans la Ville Close*
Polar (2007)
Série '*Les Le Menech*' – Tome 2
Alexandrie Éditions
- *Corps et âme*
Poésie (2007)
Alexandrie Éditions

Bruno Leclerc du Sablon

La Bignone du 312

roman

Série ***Les Le Menech***, tome 3

© Bruno Leclerc du Sablon, 2008
bruno.lds@free.fr
<http://blog.bebook.fr/jardinier>

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

*La mort, c'est tellement obligatoire
que c'est presque une formalité.*

Marcel Pagnol

1

Maurice et son fils Alain ont rejoint le café *Le Vauban* sur le quai Pénéroff de Concarneau. Ils y retrouvent Willy Vandenlood et Muriel Girardin finissant leur repas, attablés à la terrasse.

Odile est là aussi, mais ne s'est pas montrée. Maurice ne lui ayant laissé aucune instruction après la mission de bons offices¹ – dont elle s'est admirablement acquittée –, elle ne connaissait aucun autre endroit où l'attendre. Elle s'est installée à l'intérieur, a commandé un café et observe : aux nombreux sourires de Madame Girardin, aux non moins nombreux hochements de tête approbateurs de Willy Vandenlood, elle imagine que la négociation, si toutefois il y en eut besoin, s'est déroulée dans les meilleures conditions et elle se réjouit d'avance pour son mari et « leurs affaires ».

Elle aperçoit Maurice et leur fils et les voit s'installer à la table des deux « futurs collaborateurs ». Associés ? Sans doute pas tout de suite... Elle décide d'attendre quelques minutes avant de s'approcher aussi. Simple geste de discrétion.

En ce tout début d'après midi, ce samedi 19 août, la police s'est faite plus discrète et les sirènes des voitures se sont tues. D'ailleurs ce silence lui pèse, elle qui ne sait rien de ce qui s'est passé depuis qu'elle a laissé Georges et René – le 'p'tit prince' et 'le singe', les deux collaborateurs de Maurice au Grand Garage –,

¹ Odile avait été chargée par son mari d'introduire ses 2 collaborateurs auprès de Boris, le patron du *Guilvinec*, pour effectuer le chargement à son bord des *coffrets* confiés par le banquier Willy Vandenlood... puis pour les décharger (discrètement) et les laisser transférer sous le beffroi de la *Ville Close* par Sébastien, son fils adoptif. Là, Maurice devait se charger de les porter jusqu'à leur voiture, la *Blue Star*.

les mettant au service de Boris et du *Guilvinec*. Elle n'ose même pas s'avancer jusqu'à l'entrée du pont qui mène à l'entrée de la *Ville Close* pour vérifier si la *Blue Star*¹ est bien là, si elle est chargée...

Et Sébastien ? A-t-il réussi sans se faire prendre ? Elle a vu passer tant de voitures de police chargées d'individus, souvent très jeunes, visiblement emmenés pour être interrogés, mais elle n'a pas pu reconnaître leur visage. « Le comble serait qu'il ait réussi, qu'il ait pu faire passer tous les coffres, et qu'on soit venu le chercher dans sa chambre pour une quelconque bêtise dont il est coutumier et qu'à force de le cuisiner, il ait fini par parler », se dit-elle.

Mais Odile se raisonne : « Parler de quoi ? Des coffres ? La police, ce ne sont pas les coffres qu'elle cherche, c'est l'auteur d'un crime supposé, un geste, une dispute, qui aurait entraîné la noyade de ce jeune « chinois ». Et ça, Sébastien n'y est évidemment pour rien. »

Rassurée – à moitié rassurée –, elle se décide à se lever et à rejoindre son mari, son fils et les deux autres à leur table.

– Ah, ma puce, te voilà ! Je m'demandais où j'allais bien pouvoir te r'trouver ! Assieds-toi. Tu prendras bien un café avec nous ?

– Oui mon chéri, et je suis contente de vous voir toute souriante, Madame Girardin.

– Ma foi, vous savez, ce n'est pas tous les jours que l'on rencontre des gens aussi attentionnés que votre ami, Monsieur Vandenlood.

Vandenlood fait signe au garçon.

– Quatre cafés s'il vous plaît ! Ah, et toi mon p'tit gars, tu voudras autre chose ?

– Laissez, Willy², intervient Maurice, Alain a encore son verre de grenadine. C'est bon, garçon, quatre cafés !

¹ Voiture des Le Menech, une voiture électrique « dernier cri », des usines du groupe Maillerais.

² Depuis qu'ils ont joué au bridge ensemble, Maurice et Willy s'appellent par leur prénom, sans toutefois se tutoyer.

Mais Maurice a d'autres préoccupations que le verre de grenadine d'Alain, même s'il est vide, ou presque : Sébastien. « Le 'noiche', j'le couche », il n'a que cette phrase de Sébastien dans la tête. Il n'y a que Madame Girardin qui peut en savoir plus. N'est-ce pas elle qui est à l'origine de ce placement du jeune garçon dans sa nouvelle famille, sa « famille d'accueil » ? Elle, et son mari aussi. La conduire chez les flics pour qu'elle se renseigne ? Ce serait interrompre l'échange avec Willy, peut-être trop tôt ? Ont-ils déjà conclu ? Ont-ils passé un accord ? Muriel est-elle déjà nommée chef d'agence de la Financial Wiva Co., à Saint-Helier, à Jersey ?

Le banquier lui enlève tous ces doutes :

– Bon, eh bien je pense que nous avons fait le tour de la question, n'est-ce pas Madame ? Nous vous attendrons donc pour le 1^{er} octobre à Saint-Helier, vous et votre mari. Je ferai préparer un avion à Toussus-le-Noble et notre *shipping service* prendra soin de votre déménagement à partir du 1^{er} septembre. Si cela vous convient ?

– Naturellement, c'est tellement extraordinaire ! Vous savez, si je n'étais pas entourée de mes amis Le Menech, je croirais rêver. Vous permettez bien que je vous appelle mes amis, n'est-ce pas ? dit-elle en se tournant vers Maurice et Odile. Il me reste bien sûr à appeler mon mari... Ah, mon Raymond ! Pensez donc ! Responsable de la logistique ! et dans un groupe aussi diversifié ! avec des filiales dans le monde entier ! lui qui ne connaît que les cours et les escaliers des mairies parisiennes ! qui n'a jamais franchi aucune de nos frontières !

– Muriel, ose Odile, dites-lui bien de s'asseoir dans un bon fauteuil avant de lui annoncer la nouvelle.

– Oh, pour ça, vous pouvez compter sur moi, croyez-le bien ! Mais je l'entends déjà me poser tout un tas de questions : qu'allons nous dire à nos amis ? à nos voisins ? aux membres du club de scrabble dont il est vice-président ? Et la voiture, notre bonne vieille Peugeot ? Il l'appelle son « bijou ». Si vous l'entendiez !

– Oh j'l'entends comme si j'y étais, interjette Maurice.

– Ah ça non, Maurice, les vieilles voitures, c'est mon affaire une fois, dit Willy d'une voix ferme, autoritaire et tranchante, comme

s'il avait déjà deviné que Maurice la vît bien, cette vieille Peugeot, hébergée dans « son » garage, dans son « Grand Garage », à Paris. Comme je vous l'ai dit, chère Muriel, votre mari sera bien heureux de la revoir dans une collection de voitures anciennes à chacun de ses voyages à Dubaï, ne croyez-vous pas ?

Maurice voit le coup venir et il n'a pas perdu le goût des coups, quand on prévient. Alors, voyant l'embarras de Madame Girardin devant ce choix cornélien – et ce qualificatif montre bien son instruction, à Maurice –, grand et magnanime, remontant son col roulé noir au raz du menton :

– Willy a raison, Madame Girardin, c'est là-bas qu'elle s'ra l'mieux, vot' Peugeot, et en plus, y aura même des visiteurs, dans l'musée à Willy, qu'y z'en auront jamais vu d'ces modèles là. J'suis bien content pour vous et pour vot'mari si ça peut s'goupiller comme ça.

– Mais p'pa, Madame Girardin elle a pas dit s'que c'était comme modèle, cette Peugeot. Comment t'as d'viné ?

« Hum, hum... » toussent ensemble Maurice et Willy. Et Muriel, très consciente de leur embarras, d'ajouter :

– Mais si, mon grand Alain, ton papa sait bien qu'il s'agit d'une 203. Une vieille 203 bleu ciel, avec des pare chocs en chrome, et tout en cuir à l'intérieur. Tu sais, il les connaît bien, les vieilles voitures, ton papa.

« Les vieilles tires, c'est comme les coffiots, y a qu'à les laisser v'nir, se dit Maurice, qui voit s'accroître sous ses yeux l'empire Vandenlood, cet empire que Madame Girardin, qui lui devra tout, saura bien faire tomber dans son escarcelle, un jour ou l'autre. Un jour ou l'autre, mais... bientôt. »

– Tu vois Alain, des 203, c'est des caisses qu'on était même pas nés quand ils les ont fabriquées, dans les années 50. Pas vrai Madame Girardin.

– Si, vous avez raison, celle-là est de 1955. Quand mon mari l'a achetée, elle avait déjà trente ans. C'était en 1985. Ça ne nous rajeunit pas, n'est-ce pas ? Après, nous verrons bien. Monsieur Vandenlood, vous nous conseillerez bien pour trouver une autre voiture à Jersey, pour nos promenades ? Qu'en pensez-vous ?

Là, Maurice n'attend pas :

– J'ai pas d'conseil à vous donner, Madame Girardin, mais si j'peux m'permettre, faudrait k'l'ami Willy y vous dégote une tire comme la not', une *Blue Star*, mais j'suis pas sûr qu'y soit introduit comme nous dans l'groupe Maillerais qui les fabrique, les *Blue Star*¹.

La réponse de Vandenlood se fait attendre deux ou trois secondes.

– Maurice, vous ne devriez pas être si méprisant pour notre groupe. Vous savez aussi bien que moi qu'avec les personnels de haute qualité qui m'entourent, et dont vous avez devant vous un exemple vivant, rien ne nous est impossible. Ayez confiance, Madame Girardin, vous l'aurez, votre *Blue Star*.

« *Un exemple vivant, un exemple vivant*, se répète Maurice tout en faisant un clin d'oeil à Odile, c'est-y donc k'y aurait des exemples qu'y s'raient pas vivants ? J'crois bien k'cest l'moment d's'arrêter. Mais j'peux pas ram'ner tout l'monde à l'hôtel avec la *Blue Star* qu'est pleine de coffiots.»

– Cher Willy, verriez-vous un inconvénient à s'que j'vous emprunte vot'tire pour ram'ner mon p'tit monde à l'hôtel, à Brigneau-Moëlan ? Je n'ferai k'alller-r'tour. Un heure, pas plus.

– Cher ami, ce serait bien volontiers, mais ma voiture doit être chargée à l'heure qu'il est, avec tout le matériel que ces pêcheurs doivent y avoir déposé depuis ce matin. Ah, ils la connaissent bien, ma voiture, et ils savent que je la laisse toujours ouverte. Chacun y dépose son coffre, avec les bricoles à réparer et je leur rapporte le tout au prochain voyage. C'est ça l'organisation, chez nous. Qu'en dites-vous, Madame Girardin, Madame Le Menech ? N'est-elle pas belle cette organisation ?

– Ah, là, je vous avoue que vous m'éblouissez, répond très vite Odile, à qui il est venu une idée : voir sur place.

Pour Odile en effet, la Mercedes de Vandenlood est supposée avoir été vidée et non remplie. Et pour Maurice aussi, mais lui il en

¹ Maurice sait bien que Willy est en cheville avec Victor Maillerais, le patron du Groupe, et que sa banque, la Financial Wiva Co., sert de relais pour le blanchiment d'argent pour le compte du groupe, avec la couverture du président.

est sûr, qu'elle a été vidée :

– Mais Willy, vous m'aviez pas dit que vous aviez fourgué du matériel pour un d'ces barlus, là-bas, le *Guilvinec* si j'me souviens bien ? Il a bien été embarqué s'matin, s'matériel, pas vrai ? Sinon, y s'rait pas r'parti s'mettre au mouillage.

– Exact Maurice. Et d'après ce que j'ai pu voir, ça s'est bien passé. Dommage qu'il soit déjà reparti au mouillage, j'aurais bien voulu vous présenter le patron, Boris, un homme charmant. C'est un ancien de la Marine Nationale française qui s'est remis à son compte en me louant ce raffiot. Je l'ai fait remettre à neuf et il y fait merveille. Mais je m'écarte, ça n'est pas notre sujet, c'était seulement pour vous dire, comme on dit chez nous, « on ne repart pas les mains vides ! ».

Odile reprend le fil de son idée :

– Ça vous ennuerait qu'on fasse un saut jusqu'à votre voiture ? Je suis sans doute trop curieuse, me direz-vous, mais ce métier de pêcheur me fascine toujours. Ça ne manque pourtant pas de shipchangers dans le port de Concarneau. Qu'est-ce que vous leur apportez qu'ils ne peuvent pas trouver ici ?

– Eh bien allons-y, vous comprendrez tout de suite. Chez nous, c'est le '*must*', le '*up-to-date*', et c'est ça qu'ils veulent, les bons marins, pour remplacer leur matériel d'un autre âge. Mais ne soyez pas surpris, vous ne verrez que des caisses à poisson, c'est tout ce qu'ils ont pour ranger leurs bricoles cassées ou obsolètes.

Vandenlood laisse un billet sur la table et tous se lèvent. Au même moment, son portable sonne.

– Ah, c'est Boris justement. Vous m'excusez un instant ?

Le banquier s'écarte de quelques mètres. On n'entend à peine ce qu'il dit, sauf quelques « merde ! », quelques « putains ! » et pour finir un « à tout de suite ! » avant de raccrocher et de se rapprocher des autres.

– Je suis désolé mes amis, mais c'est une urgence. Un problème de livraison, une erreur de destinataire sans aucun doute. Figurez-vous que ce pêcheur, Boris, dont je vous parlais il y a un instant, n'a pas reçu la marchandise que je lui ai fait livrer. Et vous vous

imaginez ? Les deux dockers qu'il a employés pour le chargement étaient encore là, dans la cale, les mains vides, en train d'attendre qu'on les délivre. C'est vraiment incroyable ! On ne peut plus se fier à personne !

– Mais perdez pas confiance, Willy ! Vous aurez bientôt deux nouveaux collaborateurs de grande confiance. C'est qu'un mauvais moment à passer. On en a tous, des mauvais moments, hein ma puce ! Et on oublie.

On aperçoit l'annexe du *Guilvinec* s'écarter du bateau avec quatre hommes à son bord, dont un barbu qu'Odile et Maurice et Alain reconnaissent tout de suite. Vandenlood aussi, bien sûr. Mais lui ne reconnaît pas les autres, en tout cas ni le 'singe', ni 'le p'tit prince'.

– Viens ma puce, venez Madame Girardin, v'nez vous rasseoir, on va laisser Willy s'occuper d'ses affaires. J'ai comme l'idée k'c'est pas l'moment d'le déranger. Alain, reviens ! Reste pas au milieu d'la rue !

– Mon chéri, tu pourrais en profiter pour faire un aller-retour à Brigneau. Nous t'attendrons ici. N'avons-nous pas plein de choses à nous dire, Madame Girardin ?

– S't'une bonne idée ma puce. À tout à l'heure.

Boris attache l'annexe au pied d'une échelle de quai et les quatre hommes montent à terre sous les yeux de Willy Vandenlood, des yeux noirs de colère.

Et tout de suite, il comprend, à entendre Boris parler aux autres, que sa colère est partagée.

– Vous deux, vous pouvez aller vous faire payer par vot'duchesse, mais n'remettez plus jamais les pieds sur mon barlu, sacré nom !

– Un zonzon comme ça, vous pouvez êt'sûr qu'on y r'viendra pas, m'sieur, répond Georges, dit 'le p'tit prince'.

– Et la duchesse, elle vous emmerde, ajoute René, dit le 'singe' qui, pour une fois, a une parole qui tombe bien à propos. Allez viens Georges, on r'tourne à not' barnum où qu'on pourra s'met' au sec¹.

Là-dessus, Georges et René filent jusqu'au parking où ils retrouvent la dedeuche et repartent au camping de l'Île Percée.

– Tu peux me dire d'où ils sortent, ces deux là ? demande Willy à Boris.

– Yann, va donc faire un tour, j't'attendrai ici dans un p'tit moment, demande Boris à son matelot, pensant à juste titre que ce qu'il a à dire ne doit pas tomber dans toutes les oreilles.

¹ C'est plus d'une heure qu'ils ont passé sous l'eau, dans la cale panoramique du *Guilvinec*, attendant qu'on les délivre après avoir ressorti dans des mains inconnues – celles de Sébastien - les coffiots qu'on les avait chargé d'attraper de mains non moins inconnues et de les ranger soigneusement dans la cale, et tout ça en prenant leur respiration, tour à tour, dans un bout de tuyau dépassant le niveau de l'eau.

La bignole du 312

Oui, M'sieur Vandenlood, c'est deux gars qui s'sont proposés pour l'chargement. Mais y z'y sont pour rien. Y sont restés enfermés. J'y comprends rien.

– Alors comme ça, six boîtes qui disparaissent et tu dis que t'y comprends rien ! Tu te foutrais pas un peu d'ma poire, Boris ?

– Ah non, M'sieur Vandenlood, j'vous jure !

– Et mes caisses à poisson, je suppose qu'elles sont dans la voiture, on est bien d'accord.

– C'est à dire que c'est qu'une seule caisse cette fois, mais vous savez, avec ce machab, ce niakoué qu'on a trouvé cont'le barlu, j'ai pas pu tout vérifier, toute cette flicaille qu'est v'nue...

– Stop Boris, le niakoué, c'est pas mes oignons, et c'est pas tes oignons non plus, alors tu viens avec moi, on va les compter, les caisses.

Deux minutes plus tard, Willy ouvre le coffre de sa Mercedes, et dans la seconde suivante c'est d'un énorme direct en pleine figure qu'il envoie Boris sur le trottoir, allongé, la bouche en sang. Le parking est désert. Apparemment personne n'a assisté à la scène. Boris se relève, sonné, porte la manche de son caban contre ses lèvres pour en essuyer le sang et c'est d'une voix presque douce, enfantine, qu'il répond à son boss :

– M'sieur, c'est des pirates. Des pirates j'vous dis. Vous pouvez m'croire.

– Eh bien maintenant tu vas jouer au corsaire, mon pauvre Boris. Parce que, le *Guilvinec*, tu peux lui dire adieu. Tu iras chasser les pirates des mers si tu trouves un bateau où on veut bien de toi. Et si c'est des Vikings, t'iras chasser les Vikings. Et tu peux dire à tes charlots qu'ils peuvent faire leur sac. Et fais toi du souci le jour où tu verras le *Guilvinec* à l'horizon, parce que c'est pas à un capitaine de salon de coiffure que j'm'en vais l'confier, ce bateau, ça tu peux me croire.

Pendant ce temps, à la terrasse du *Vauban*, Odile a écouté très attentivement Muriel Girardin : chef d'agence, c'est son nouveau

poste, à la 'Financial Wiva Co.', Saint Helier, Jersey. Salaire deux fois supérieur à celui qu'elle avait à la Société Générale de la rue de Rennes. Et ne parlons pas du salaire de misère qu'elle perçoit encore à l'agence de Clichy-sous-Bois. Odile, elle, ne lui a encore avoué qu'une chose : elle, son mari et leur ami Fernand ont un compte joint dans cette banque.

– Vous le connaissez, notre ami Fernand, vous vous souvenez, le poissonnier du marché Edgar Quinet. C'est lui, le plus souvent, qui s'arrête à Saint Helier. Vous aurez l'occasion de le voir assez fréquemment. Mais mon mari ne va pas tarder, il vous parlera de tout ça.

– Vous savez, chère Odile, ça me fait bien plaisir de commencer ce travail avec des clients que je connais déjà, et surtout des clients comme vous et votre mari. Ah, mais voici mon nouveau patron.

Willy Vandenlood s'approche, hésitant un peu, puis finalement s'assied de manière assurée mais cachant mal son désappointement.

– Et Maurice vous a donc laissées seules Mesdames ?

– Oh, juste un aller-retour à l'hôtel, il ne devrait plus tarder maintenant. Nous commandons quelque chose pour vous, Monsieur Vandenlood ? Vous avez l'air ennuyé, contrarié, non, je me trompe ?

– Pas du tout, ça va très bien au contraire. Si bien que je réserve encore une bonne surprise à votre mari.

– Oh, dites-nous, Monsieur Vandenlood, ne nous laissez pas à la devine, comme vous le faites parfois.

– Ne vous inquiétez pas, vous saurez tout, mais je préfère attendre l'arrivée de Maurice. Et puis, vous savez, je pense que ce que je voudrais lui dire concerne les grandes personnes. Madame Le Menech, s'il vous plaît, quand votre mari sera là, pourriez-vous aller...

– Excusez-moi de vous interrompre, Monsieur Vandenlood, mais ne croyez-vous pas que ce serait mieux que nous passions un moment ensemble à notre hôtel, dans la soirée ? Et pourquoi ne resteriez-vous pas dîner avec nous ? Et se tournant vers Muriel Girardin : Madame Girardin, vous ne repartez que demain matin,

cela vous déplairait-il de partager ce repas avec nous ? Ah, tenez, voici mon mari. Il a fait vite. Si vous permettez, je lui présente cette possibilité, on verra bien.

– Faites, dit Willy un peu hésitant mais immédiatement approuvé par Muriel Girardin. Oui, faisons comme ça si Maurice veut bien, surenchérit le banquier.

Maurice, en s'approchant, rentre le pan de son polo noir dans son jean – noir aussi, comme toujours –, en descend les manches qu'il avait repoussées jusqu'aux coudes, déchausse ses lunettes noires qu'il accroche à son col roulé, passe sa main dans ses cheveux comme pour en faire tomber la sueur – ou de la poussière – et vient s'asseoir à côté de sa femme, entre elle et Muriel Girardin, en face de Willy.

– Mes amis, il est pas loin d'qua'heures maint'nant, et j'ai un p'tit creux. Pas vous ?

À l'allure qu'avait son mari en arrivant, à ce « petit creux » déclaré, Odile comprend que le chargement devait être important, et le transport – deux fois – à bras d'homme, fatigant. Elle en sourit.

– Mon chéri, commande-toi quelque chose, une galette, un croque-monsieur, enfin ce que tu veux, c'est bien normal, tu n'as rien pris à déjeuner. Et nous nous sommes dit, avec nos amis, que nous pourrions dîner ensemble ce soir, à l'Hôtel de la Poste. Monsieur Vandenlood a encore plein de choses à nous dire et j'ai pensé que...

– T'as très bien pensé ma puce. Mais faudrait k't'appelles Gwenaelle pour la prév'nir, pendant que j'vais commander un croque.

Les deux voitures arrivent en même temps à l'Hôtel de la Poste, Willy Vandenlood ayant pris Muriel Girardin avec lui, dans sa Mercedes – vide. Maurice, avec la *Blue Star* – vidée, elle, à l'occasion de son dernier aller-retour –, ouvrait la route. Il n'est même pas 19 heures. Odile conduit Alain dans sa chambre après avoir laissé les autres s'installer dans le salon, un salon pour eux tout seuls, les vacanciers aoûtiens étant déjà partis.

Gwenaelle arrive aussitôt, poussant une table roulante chargée d'apéritifs et d'amuse-gueule, canapés au crabe, chouquettes, croustilles au fromage, olives...

– Madame, désirez-vous un apéritif ? demande-t-elle à Muriel Girardin.

Madame Girardin cherche une étiquette ou une forme de bouteille qui lui soit familière quand on entend Odile, de l'escalier, appeler son mari :

– Maurice, tu veux-bien monter un instant ? Alain veut te parler !

« Quelle meuf ! Se plaît à penser Maurice tout en s'excusant auprès de ses hôtes. Comme celle-là, y en a pas une dans toute la Bretagne ! » Arrivé à l'étage, il entre dans sa chambre où l'attend Odile.

– Mon chéri, c'est seulement pour te dire que Willy, quand il est revenu de son entrevue avec Boris, ça n'avait pas l'air d'aller bien. Il s'est sûrement passé quelque chose d'assez grave. Il a cherché à le cacher bien sûr, mais attends-toi à une surprise. C'est d'ailleurs le mot qu'il a employé, il a dit « une bonne surprise ».

– Ben ça t'étonne ma puce ? C'est-y pas ça la vie pour nous, d'puis l'mois dernier, les bonnes surprises ? Ça f'ra qu'une de plus. Mais la question qu'elle est pas dégauchie, c'est l'môme Sébastien k'les keufs y z'ont embarqué s'matin. Ça, c'est l'taf à la mère Muriel que j'pense. Faut pas qu'elle parte demain. T'y caus'ras s'soir, OK ma puce ? Allez, viens, on descend, faut pas les laisser causer trop longtemps sans nous.

Gwenaelle a fini par convaincre Madame Girardin de goûter un cocktail maison peu alcoolisé. Willy Vandenlood n'est pas encore servi.

– Ah, Willy, vous êtes pas servi ! Alors Gwenaelle, vous f'rez goûter vot'Brutmacchich à mon ami Willy.

– Bruichladdich, mon chéri, Bruichladdich. Et pour moi aussi, s'il vous plaît Gwenaelle, juste un doigt, avec un glaçon.

– Vous m'direz s'que vous en pensez, Willy, s't'un ami pêcheur qui m'l'a fait goûter.

Coffiots dans la Ville Close

– Oh mais je connais ! C'est le patron pêcheur dont je vous ai parlé, Boris, qui me l'a fait connaître. Il en rapporte souvent des îles écossaises.

– Ah, s't'homme charmant comme vous disiez ?

– Heuh, oui, heuh, c'était lui que je voulais vous présenter. Mais entre temps, j'ai eu une mauvaise nouvelle. Le patron Boris a décidé de ne plus travailler avec moi. Il prétend avoir trouvé un armateur qui lui offrirait une situation... en or massif, comme il dit.

– Ah ça, s't'un coup dur, faut bien dire. Mais j'vous connais un peu, Willy, vous êtes pas du genre à vous laisser bigorner par un moco, pas vrai ? Et l'or massif, faudrait déjà qu'y soit jaune ! Vous savez mieux k'lui.

– Je n'vous le fait pas dire, Maurice. Et c'est bien pour ça que j'ai pensé à vous.

– Ah, pour une surprise, c'est une surprise ! lance Odile. Mon chéri, tu te rends compte ? Le *Guilvinec*, patron du *Guilvinec*, toi qui adore la mer !

– La baille, ma puce, ce cimetière où k'tous mes vieux y sont restés, et les vieux d'mes vieux, mais j'la renarde, la baille, j'la gerbe ! Foi d'marin !

– Monsieur Le Menech, je vous connais assez, moi aussi, pour penser que vous avez assez le sens du service pour ne pas refuser l'offre de Monsieur Vandenlood.

« Ah, elle s'y croit déjà à la Wiva, la Muriel, pense Maurice, eh bien c'est dans l'sac : moi su'l'*Guilvinec* et elle sur l'affaire à Sébastien.. Faut k'ça passe ou k'ça casse ».

– Vous avez raison, Madame Girardin, et j'suivrai vot'conseil. Et service pour service, j'crois bien k'ma puce elle a aussi kek'chose à vous d'mander. Mais c'est p'tet l'heure d'se met' à table, non ? Alors, Willy, une gobette au *Guilvinec* ?

– C'est parfait Maurice, santé à tous !

3

Vandenlood a quitté l'hôtel peu après la fin du repas, non sans avoir donné rendez-vous à Maurice pour les formalités de prise de commandement du *Guilvinec* ainsi qu'à Muriel Girardin pour son entrée en fonction. Maurice est monté à l'étage avec Alain laissant sa femme seule avec Muriel Girardin – le temps de faire une partie de *kill-or-miss*, ce jeu où Alain est devenu presque imbattable –, espérant qu'Odile parviendra à convaincre Muriel de retarder son départ pour Paris au moins jusqu'à lundi après-midi.

Il lui restera à discuter avec sa femme, en tête à tête, de la question du *Guilvinec*.

La partie de *kill-or-miss* est maintenant terminée et Alain est couché. Maurice redescend au salon.

– Alors ma puce, t'as raconté not' blème avec Sébastien ?

– Oui mon chéri, et Muriel vient d'avoir une idée géniale. Elle propose d'appeler son mari pour qu'il vienne accompagné du Commissaire Mercier, tu sais, le commissaire de police du 6ème arrondissement qui nous avait confié Sébastien.

– Oui, j'm'en souviens ma puce, mais j'crois pas qu'un gradé d'la maison d'Armorique s'laisse tailler des croupières par un habillé d'Paname, même un lardu qu'est plus banané k'lui. Non, s'qui faudrait, c'est l'proc, ou l'substitut du proc qu'était v'nu à la maison. Tu t'souviens d'son nom ?

–C'était Monsieur Marchand, dit Madame Girardin, Charles Marchand. Je m'en souviens très bien, il nous avait rendu visite, à

mon mari et moi. C'est sûr, c'est une meilleure idée. Mon mari sera certainement d'accord pour l'appeler. Après, je ne sais pas. Peut-être pourra-t-il régler cette triste affaire par téléphone ? Mais ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux chercher à en savoir un peu plus, dans un premier temps ?

– Dans ce cas, nous pourrions aller toutes les deux demain matin au poste de police de Concarneau, propose Odile. Même un dimanche, il doit bien y avoir quelqu'un pour nous renseigner.

– Et d'main matin, p'tet qu'on en saura un peu plus par les baveux du coin, sui-là d'*Armorique libre* par exemple qui fourre son nez partout.

– Excusez-moi mon cher Maurice, mais j'aimerais bien prévenir Raymond, lui dire que je ne serai pas encore là demain. Vous me prêteriez votre téléphone portable ?

– Tenez, prenez donc le mien, dit Odile. Appelez votre mari tranquillement. Vous me le rendrez demain matin.

L'affaire est entendue. Muriel Girardin et les Le Menech se disent bonsoir, se séparent et montent dans leurs chambres respectives. Maintenant commence, entre les époux Le Menech, la discussion délicate sur la question du *Guilvinec*.

– Tu t'rends compte ma puce, dans quel merdier tu m'as laissé m'gauffer ? T'avais fait un plan qu'il était nickel-chrome et v'là qu'y faut qu'on l'chanstique

– Mon chéri, j'aime pas quand tu restes debout comme ça devant moi, à te faire du mouron. J'ai toujours peur que tu te mettes en colère. Tu sais bien que ça finit toujours mal !

– Toujours mal ? Mais tu vas trop au cinoche ma puce. Tu t'appelles, la dernière fois, si ça finissait mal ?

– Mais c'était la dernière fois !

– Y a jamais d'dernière fois ! Tire ton calepin et raconte-moi s'que t'avais mis. Et après, la gratif, tu d'vines ?

– Pourquoi après ?

– Pass'qu'après la gratif, moi, je dors.

– Bon, mais alors vite ! Passe-moi mon sac, que je retrouve le papier où j'avais noté ce qui nous restait à faire.

– Tiens, t'as qu'à r'lire vite fait.

Odile relit les notes qu'elle avait soigneusement consignées :

- Madame Girardin : Lui confier des affaires pour qu'elle remonte en grade. La faire sortir de son agence de la Société Générale de Clichy-sous-Bois pour qu'elle soit mutée dans une agence où des affaires seraient envisageables. Chercher une autre banque pour l'employer.
- Monsieur Maillerais : Trouver une date pour la croisière promise en récompense de l'achat de la première *Blue Star* vendue par le Groupe. Choisir cette date en se coordonnant avec Monsieur Pajot, le patron du garage qui leur a vendu la voiture et qui est invité aussi, à cette croisière entre Malte et la Sicile.
- Le Grand Garage : Une affaire qui 'vivote'. Il faudrait trouver des pigeons pour les occasions de Maurice. Comme pour la *Dora Adenauer*. Il faudrait former René et Georges à la vente.
- Vandenlood : Affaire complexe. Lui vendre encore des voitures à prix d'or et en dollars. Mettre la main sur sa banque avant qu'elle soit dépouillée par la Brigade Financière. Éventuellement récupérer ses autres affaires : le magasin d'accastillage *Vawi* à Saint-Héliier et la bijouterie en Belgique. Trouver preneur pour ces affaires. Attention, retirer notre compte joint avant toute chose. Voir le montant actuel du compte. Partager (équitablement ?) avec Fernand.
- Boris et le Guilvinec : Faire travailler Boris en lui laissant, à chaque tournée, un dédommagement. Par exemple un quart de son chargement.
- Sébastien : Le changer d'école dans quinze jours. Après le 15 août. Le laisser explorer le rempart de Concarneau. Dans l'école de pêche, si il y est admis, organiser ses sorties pour qu'il ait le loisir de faire l'inventaire des '*banques à coffres*' de Concarneau.
- Declain, Maradec, la police et les gendarmes de Concarneau. RAS. Non, passer les voir de temps en temps pour leur donner des nouvelles. Seulement les mauvaises.

Coffiots dans la Ville Close

– Et t'avais rajouté kek' chose, j'sais plus quoi :

– Ah oui : Enlever notre compte courant et nos plans d'assurance-vie de la Société Générale et les mettre à l'agence où sera Madame Girardin. L'associer aux affaires.

– Ben voilà ! C'était-y pas clair ?

– Si, c'était clair mon chéri, mais on n'y est pas du tout. On en est même loin, tu ne trouves pas.

– Ben pas si loin k'ça ma puce.

– Bon, alors, ma gratif.

La gratification, dans ce genre là, étant une des spécialités favorites de Maurice – en dehors de la marine où il excelle –, on imagine bien pourquoi Odile obtient de lui la remise au lendemain, donc à dimanche, des décisions concernant le *Guilvinec* et de la mise à jour des autres points évoqués dans le plan. Elle trouvera bien un moment après la visite à la police de Concarneau... Elle aimerait même que ce soit encore le soir, dans leur chambre.

Dimanche matin, il est presque 11 heures quand Odile et Muriel Girardin arrivent au bout de l'avenue de la Gare, à Concarneau, où se trouve le commissariat de police. En quittant l'hôtel, elles ont fait le détour par le port de Brigneau où elles ont laissé Maurice et Alain. Ils ont la journée devant eux pour jouer au '*débarquement de Normandie*' avec *Omaha Beach*, le jeu étant resté installé dans le hangar de pêcheur de leur ami Fernand.

Elles laissent la *Blue Star* sur le parking du quai Carnot, reviennent à pied au N°1 de l'avenue de la Gare et sonnent. Un brigadier ouvre quelques instants plus tard :

– Bonjour Mesdames, c'est pourquoi ?

Odile n'hésite pas :

– Nous voudrions parler au Commissaire, c'est de la part de Monsieur le Procureur du 6ème arrondissement à Paris.

– Madame, vous savez que c'est dimanche et le Commissaire n'est pas là, il faudrait rappeler demain si vous voulez lui parler.

– C'est à dire que, comment vous dire, c'est demain que nous devons donner des nouvelles de mon fils adoptif Sébastien à Monsieur le Procureur, et il paraît qu'il serait ici depuis hier matin, n'est-ce pas ? C'est tout au moins ce que nous avons appris à son école, l'École Saint-Joseph, dans la *Ville Close*.

– Je vous demande une minute, je vais voir si quelqu'un peut vous recevoir. Ah, dites-moi, c'est comment votre nom ?

– Madame Le Menech et Madame Girardin.

– Alors, et vous, Madame Girardin, c'est pourquoi ?

– Oh, je suis, si vous voulez, c'est moi qui ai proposé au juge le

placement du jeune Sébastien auprès de Monsieur et Madame Le Menech et je suis un peu responsable de sa situation, comprenez-vous ? C'est ce qui m'a amenée à venir de Paris.

– Très bien, vous voulez-bien attendre un moment ?

Odile et Muriel attendent sur le trottoir, dix bonnes minutes. Une voiture s'arrête devant le poste de police. Un homme d'assez petite taille en descend, traverse le trottoir et disparaît par un passage situé sur le côté du poste. Quelques instants plus tard le brigadier de service rouvre la porte et invite Odile et Muriel à entrer.

– L'OPJ va vous recevoir, veuillez me suivre.

Les deux femmes sont conduites vers le bureau où elles reconnaissent l'homme qui venait d'arriver en voiture. Il se lève.

– Lieutenant Le Goff, bonjour Mesdames, asseyez-vous donc. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

– C'est à propos de mon fils, Monsieur, le jeune Sébastien, il paraît que vous êtes venus le chercher à l'École Saint-Joseph, hier matin.

– Ah, ce petit voleur, oui en effet, il est bien ici, et il y restera jusqu'à la venue du juge pour enfants, en principe demain. Mais puis-je voir vos cartes d'identité ?

Les deux femmes présentent leur carte.

– Voleur vous avez dit, Monsieur ? Mais alors, cette histoire de jeune chinois qu'on aurait retrouvé noyé dans le port, nous avons peur que...

– Vous avez raison, Madame, dit l'officier tout en tripotant les deux cartes entre ses doigts, l'air embarrassé. Mais dites-moi, j'espère que mon collègue, le brigadier Hamon qui vous a ouvert, ne m'a pas fait déranger à cause de ça, que vous avez peur pour votre Sébastien ?

– Mais je voulais dire que j'avais peur que vous le considériez comme fautif dans cette triste affaire.

– Madame, nous n'en sommes qu'au début de cette enquête. Nous savons que le jeune homme qui a été trouvé dans le port était le meilleur ami de votre fils. C'est du moins ce que nous a dit

le directeur de son école. Il est bien normal que nous l'interrogions. Il est possible qu'il ait été témoin des derniers faits et gestes de ce jeune asiatique.

– Oui, en effet Monsieur, et alors ? Vous a-t-il appris quelque chose ?

– Non, absolument rien. Et nous avons décidé de le raccompagner à Saint-Joseph. D'autant plus que certains de mes collègues l'ont vu hier matin, se donnant beaucoup de mal pour transporter des caisses déchargées d'un bateau. Il est certain que c'est un garçon serviable. Mais il s'est farouchement opposé à son retour à l'école, prétextant que ce genre d'accident pouvait arriver à n'importe quel autre élève, que cette école était la pire des prisons, que pour rien au monde il n'y retournerait. Il était très triste d'apprendre la disparition de son meilleur ami. Et d'ailleurs il est encore très triste, à tel point que jusqu'à aujourd'hui il a refusé toute alimentation.

– Mais enfin, alors, pourquoi le gardez-vous ? demande Muriel Girardin. Que vais-je dire à Monsieur le Procureur, demain à Paris ?

– Madame, vous comprenez bien que nous ne pouvons pas laisser un garçon qui n'a même pas dix ans entamer une grève de la faim.

– Je comprends bien, Monsieur, reprend Odile, mais alors, que comptez-vous faire ?

– Madame, nous ne vous avons pas attendu pour mettre fin à cette situation. Vous savez sans doute que votre fils avait été l'auteur d'un vol, le soir de la *'fête de la mer'*, au début du mois. Un appareil photo qu'il avait dérobé à un journaliste.

– Oh, cette affaire ! Mais vous savez bien que mon mari l'avait immédiatement rendu, cet appareil.

– Oui, je sais bien tout cela puisque c'est à moi même que votre mari l'avait remis, cet appareil. Et j'avais même fait retirer la plainte qui avait été déposée par la victime. Mais figurez-vous que c'est la seule façon que nous avons trouvée pour lui redonner de l'appétit, le rendre coupable d'un méfait. Je peux vous dire que ça l'a calmé d'un seul coup. Il a avalé son petit déjeuner sans broncher.

La bignole du 312

– Alors pouvons-nous le voir ? Lui dire au moins bonjour ?

– Non Madame, comprenez-moi bien. Ce garçon est maintenant convaincu d'être coupable. Il a demandé à être jugé. Nous n'avons plus d'autre solution que d'aller jusqu'au bout de cette démarche. Le juge, ou quelqu'un qui se présentera à lui comme juge pour enfants, viendra le voir demain. Il faudra alors décider de ce qu'on fera de lui. Il est clair que nous ne pouvons pas le garder indéfiniment.

– C'est clair en effet, Monsieur. Si vous permettez, je pense que mon mari aurait une suggestion à vous faire. Il avait pensé un moment à placer Sébastien dans l'école spécialisée des marins pêcheurs.

– Eh bien dites à votre mari qu'il vienne ici demain matin. Il pourra nous expliquer ce projet et nous aviserons.

– Bon, je lui dirait cela. Je suppose que nous n'avons plus rien à vous demander ? Madame Girardin, vous pensez aussi que nous en avons fini ?

– Ma foi, je pense que Monsieur Le Goff a eu un très bon réflexe en agissant de cette manière et j'en suis bien heureuse. Je transmettrai tout ceci demain à Monsieur Marchand.

– Monsieur Marchand ? interroge Le Goff.

– Ah, pardon Monsieur, oui, Charles Marchand, c'est le nom du procureur qui suit l'affaire de Sébastien, à Paris.

– Bon, très bien. Alors, il me reste à vous souhaiter un bon dimanche. Je vous raccompagne.

– Merci Monsieur, et excusez-nous pour le dérangement. Au revoir Monsieur.

L'OPJ referme la porte. Dans la rue, sur le trottoir, deux femmes se retiennent d'éclater de rire... jusqu'au parking du quai Carnot. Mais là, regardant l'heure à l'horloge du beffroi, elles décident d'aller déjeuner avant de repartir à Moëlan.

– Le *Vauban*, ça vous dit ? demande Odile.

– Le *Vauban*, parfait. Mais vous pouvez me tutoyer maintenant. Après cet entretien que l'on n'imaginerait même pas au cinéma, il me semble qu'on peut se dire 'tu', non ?

– Oui Muriel, on peut. Allez viens !

Les deux femmes prennent l'avenue Pierre Guéguin. Arrivant devant le beffroi et l'entrée de la *Ville Close*, elles s'arrêtent, se regardent l'une l'autre quelques secondes et, se serrant l'une contre l'autre, se prennent par la main pour arriver, quai Pénéroff, jusqu'au café-brasserie *Le Vauban*. Elles choisissent une table en terrasse et attendent le garçon.

Il est presque 18 heures quand la *Blue Star* s'arrête devant le hangar de Fernand, dans le petit port de Brigneau. Les deux femmes sortent de la voiture, Odile ne manquant pas de faire part à Muriel de son étonnement de voir le hangar fermé.

– J'aurais bien parié que tous les deux eussent été encore là, tels que je les connais. Maurice devait en avoir assez de jouer les '*marines*' et de se faire renvoyer à la mer toutes les cinq minutes. C'est qu'il est devenu habile, à ce jeu, ce sacré Alain, et avec les '*panzers*', il arrive à bien manœuvrer maintenant.

– Tu dis ça, mais comment sais-tu quel camp ils choisissent ?

– C'est qu'Alain, s'il prend le camp des alliés, il a tout de suite le mal de mer.

– Ah, dommage, j'aurais bien aimé les voir jouer. Et où penses-tu que nous allons les trouver ?

– À tous les coups ils sont chez la mère Yvonne, là-haut, au Bar du Port. Viens, c'est à cent mètres.

Maurice et Alain sont bien là, à une table, jouant aux cartes. Odile salue Yvonne, lui présente Muriel et toutes les deux se rapprochent des deux joueurs.

– Ben j'commençais à croire' qu'y vous avaient enchtibées, vous aussi, dit Maurice en levant la tête.

– Mieux que ça, mon chéri, tu devineras jamais. Muriel et moi

avons failli éclater de rire au moment de sortir.

– Prenez la peine, toutes les deux. Yvonne va bien vous servir kek' chose. Et tu m'racontes, qu'est-ce qu'y a d'drôle, un chinois qu'est flotté ?

– Non, mon chéri, le chinois, on n'en a pas parlé, mais je te raconterai plus tard.

– D'toutes façons, Sébastien y m'avait prév'nu, le noiche, j'le couche. Alors, couché, au paddock, qu'est-ce tu veux, c'est la tricoche des orfèvres qui pourra la décarrer, s'te charrida.

– P'pa, Sèb y t'avais dit « le noiche, j'le couche » ?, c'est ça k't'as dit ?

– C'est ça mon grand, c'était son pote, y pouvait bien l'accompagner dans sa piaule.

– Mais p'pa, c'est comme moi, avec les '*Panzers*', les '*marines*', j'les couche. Si j'les couche, c'est que j'les fume ou que j'les plombe. Tu d'vrais apprendre à causer comme tout l'monde, toi aussi p'pa. Maman, el' t'la déjà dit.

C'en est assez pour Odile.

– Madame Yvonne, ne vous dérangez pas, Muriel et moi nous ne restons pas.

Maurice pâlit.

– M'man, attends-moi, j'viens avec vous.

– C'est ça Alain, vas-y, j'vous r'joins dans une minute.

« Merde, et y faut k'ce soit un môme qu'y m'apprenne à causer. J'y en débagoul'rai, moi, des coupures ! Bordel ! Et s'qu'est sûr, c'est k'c'est bien Sébastien qui l'a rectifié, ce '*noiche*' de mes deux, et j'me d'mande bien s'qui les a déboyautés, les meufs chez les bleus. El'm'dira ça s'soir, ma puce. Putain, c'est long, mariner un sorgue ! »

Maurice se lève enfin de table. Machinalement il salue Yvonne, pousse la porte et redescend, tel un automate, jusqu'à la voiture. Odile lui a laissé la place pour conduire.

Coffiots dans la Ville Close

– Non ma puce, tu r'prends l'volant, moi j'reste derrière.

– Ne t'inquiète pas comme ça, mon chéri. Je te promets que tout va bien. Pense à autre chose. À tout ce qui nous reste encore à faire, n'est-ce pas Muriel ?

– Ça, tu l'as dit, Odile. À ce que j'ai compris, depuis mon arrivée parmi vous, je ne comprends pas comment vous pouvez assumer toutes ces affaires. Ce doit être bien lourd, mais combien passionnant. Et si nous demandions à notre cher petit Alain qui a gagné au '*débarquement de Normandie*' ?

– Ben c'est moi, M'dame, j'les ai tous refroidis, les '*marines*' à p'pa.

– Alain, t'oublies k'j'avais encore des péniches qu'elles avaient pas débarqué.

Après le dîner, tous montent dans leur chambre. Muriel Girardin a gardé le portable d'Odile pour appeler son mari. Alain, qui n'a pas cessé de faire la mauvaise tête depuis cette discussion littéraire avec son père, s'est enfermé dans sa chambre, sans même dire bonsoir à ses parents. Maurice et Odile ont toute la soirée pour refaire le point et, si possible, progresser dans leurs plans.

– J'te rappelle, ma puce, qu'y nous reste à causer du *Guilvinec*, ce barlu k'tu m'as si gentiment refourgué.

– Tu crois pas qu'on serait mieux au lit pour en parler mon chéri ?

– J'te dis pas, mais ça r'met toujours les blèmes au lend'main. Faut quand même qu'on en finisse ! OK, on s'met dans les bannes, mais on cause sérieux. Commence par les keufs de Concarmuche, si c'était si boyautant, tu veux ?

– C'était drôle mon chéri, mais ça ne l'est plus, répond Odile tout en se défaisant. Si c'est Sébastien qui l'a '*couché*', le petit chinois, comme le comprend Alain, alors c'est même pas drôle du tout. Muriel et moi avons utilisé des ruses d'indiens pour savoir la vérité et je m'aperçois qu'on n'y était pas du tout. Même les flics ont été bernés.

– Et c'était lesquels, de keufs ?

– Celui qui nous a reçues, c'était le lieutenant Le Goff. C'est un certain Hamon qui nous a ouvert et qui l'a appelé chez lui en lui disant que nous venions de la part du procureur, à Paris.

– Ah, Le Goff ! C'est à lui k'j'avais rendu la boîte à images k'Sébastien avait calotté aux journaloux. Y d'vait pas ête jouasse !

– Pas tellement, non. Mais il voulait se débarrasser de Sébastien et c'est Sébastien lui-même qui a refusé de retourner à l'école Saint Joseph.

– Génial ce môme !

– Mais pourquoi dis-tu ça, tu ne connais même pas la suite de l'histoire ?

– Pas b'soin, j'ai tout d'viné. Y lui a fait l'coup du chiard qu'a perdu son meilleur pote, et qui chiale.

– Et il ne voulait même pas manger. Il n'a accepté de manger qu'à partir du moment où il s'est vu accusé pour vol. Et c'est même sous ce prétexte qu'ils le gardent. Il veut être jugé.

– Ben y z'y trouveront bien un rombier qu'y fra juge pour enfants, t'inquiète.

– Décidément mon chéri, on dirait que tu l'as déjà vécue, cette affaire. C'est exactement ce qu'il va faire demain, le lieutenant Le Goff, trouver quelqu'un pour faire office de juge, et se débarrasser de Sébastien.

– Et y t'a dit où qu'y voulait l'envoyer ?

– Non, c'est moi qui lui ai parlé de ton idée, l'école des marins pêcheurs. Et il aimerait bien que tu lui en pales. Demain même.

– Tu vois ma puce, c'est toujours pareil, y a pu b'soin d'demander, on t'livre. Si c'est pas moi qui vais au taf, c'est les keufs qui z'y vont pour moi. Bon, ben j'y frai un saut d'main matin. Et si on causait du *Guilvinec*, pass'que j'sens k'tu vas encore m'demander une gratif. Sauf que cette fois, c'est « ma » gratif.

– Écoute mon chéri, je veux bien pour « ta » gratif, mais pour le *Guilvinec*, c'est ton affaire. Tu connais suffisamment de patrons pêcheurs dans les ports bretons. Tu passes un accord avec l'un d'entre eux et voilà, tu ne t'embête pas avec ça.

– T'as l'air d'oublier k'le père Boris, c'était pas pour la poiscaille qu'y f'sait la navette avec la Norvège. Et j'vais t'dire, ma puce, son histoire à Vandenlood, j'y crois même pas. Je sais, j'étais pas là quand il est r'venu au bistrot, mais j' imagine qu'y d'vait pas avoir la même tronche que d'habitude.

– C'est vrai mon chéri, il se montrait d'une nervosité épouvantable

Coffiots dans la Ville Close

après cette entrevue avec Boris. Et ça n'avait même pas duré dix minutes.

– Ben c'est gagné, ma puce. J'veais y r'mett' la père boris su' l'*Guilvinec*. C'est sûr que c'est pas lui qu'a donné sa dem, c'est Willy qui l'a débarqué quand il a compris qu'y lui manquait kek dollars, dans sa Mercedes. J'me mets à sa place, il a pas dû s'éclater le p'tit père Willy. Et p'tet bien k'c'est l'ami Boris qui s'est fait éclater. J'le verrai d'main, kek part sur le port, et les traces de marron. Et c'est bien s'que t'avais écrit sur ton papelard : « Faire travailler Boris en lui laissant, à chaque tournée, un dédommagement. Par exemple un quart de son chargement. »

– C'est exactement ça, mon chéri. Mais ses matelots, tu les y remettrait aussi ?

– Ça c'est moins sûr. J'y r'mettrai p'tet sui-là d'la cuistance, mais pas les aut'. Aux machines, on pourrait y coller le p'tit prince. Y connaît un peu les diesel. Et y faudrait k'Willy y nous r'file un ou deux gars d'sa boutique, à Saint-Héliér. Ça s'rait dans la logistique comme y dit Willy. Y s'raient donc sous la ordres à M'sieur Girardin. Y aura plus qu'à briefer Muriel et son Jules et c'est dans l'sac.

– Ça fait d'une pierre deux coups, c'est génial mon chéri. Parce que l'autre question que j'avais notée, rappelle-toi, c'était à propos de Vandenoord : « Affaire complexe. Lui vendre encore des voitures à prix d'or et en dollars. Mettre la main sur sa banque avant qu'elle soit dépouillée par la Brigade Financière. Éventuellement récupérer ses autres affaires : le magasin d'accastillage *Vawi* à Saint-Héliér et la bijouterie en Belgique. Trouver preneur pour ces affaires. Attention, retirer notre compte joint avant toute chose. Voir le montant actuel du compte. Partager avec Fernand. » Et à propos du partage avec Fernand, j'avais même écrit entre parenthèses le mot « équitablement », avec un point d'interrogation.

– Même que j'avais répondu qu'avec Fernand, y fallait rester clean. C'est un pote qu'on aura toujours besoin d'lui. Mais pour le reste, tu vois ma puce, j'sens qu'on est su'l'bon filon. Y a qu'à attend' demain.

– Alors mon chéri, tu crois que tu le mérites, ton câlin ?

6

Lundi matin Maurice, comme chaque jour, descend en salle à manger de bonne heure. Il trouve ainsi le temps de parcourir les journaux locaux avant que les autres ne descendent pour le petit déjeuner. Mais ce matin il est devancé par Muriel Girardin.

– Eh bien Madame Girardin, vous êtes tombée du lit on dirait.

– Bonjour Monsieur Le Menech. Oh non, seulement j'ai dit à mon mari que je chercherais à prendre le premier train. Comme je me doutais que vous descendriez de bonne heure pour aller à Concarneau, je me suis dit que peut-être vous accepteriez de me déposer près de la gare.

– C'est bien facile. Mais s't'à quelle heure vot' train ?

– Oh, je pense que vous avez le temps de prendre votre petit déjeuner, le train n'est qu'à 9 heures 25.

– Bon, j'remonte prév'nir ma femme et on y va, j'prendrai un p'tit noir sur le zinc, une fois là-bas. Des fois qu'on soit mis en r'tard pour une micketterie ou aut'chose. Et ça m'rappellera Paname et mon troquet du marché Edgar Quinet.

– Ah, ne me perlez plus de ce quartier, c'est trop dur. Que de bons souvenirs n'y ai-je pas laissés !

– Bon, finissez vot' café et j'suis à vous dans une minute.

Maurice remonte et trouve sa femme encore endormie. Il la réveille d'une caresse sur l'épaule.

– Ma puce, j'mets les bouts, j'te laisse avec Alain. J'emmène Madame Girardin à la gare et j'm'occupe de tout après. T'inquiète pas pour moi si j'suis pas rentré pour midi. L'temps d'chercher Boris, y s'peut k'j'arrive que s't'après-midi.

La bignole du 312

- Mais laisse-moi au moins dire au revoir à Muriel !
- Non ma puce, on s'en va. Vous vous r'verrez bientôt.
- Ah, n'oublie pas d'lui d'mander mon portable, elle l'avait gardé hier soir.

La *Blue Star* s'arrête devant la gare de Concarneau à 9 heures. Maurice accompagne Muriel Girardin jusqu'au hall des départs, dépose sa valise et lui souhaite bon voyage. Il lui reste quelques centaines de mètres à faire pour garer la voiture quai Carnot, à proximité du poste de police, mais il préfère attendre une petite heure avant de se présenter. Il achète l'*Armorique libre*, entre au buffet de la gare et commande un café. Quelques lignes seulement sont consacrées au jeune chinois trouvé mort dans le port. L'enquête n'a encore rien donné. On ne parle même pas de Sébastien. Par contre on apprend que tout l'équipage du bateau Le Guilvinec a été interrogé. En attendant mieux, le patron du bateau – décrit comme un chalutier transformé en bateau de tourisme –, qui est le premier à avoir aperçu le cadavre, est considéré comme le principal témoin et il lui a été demandé de ne pas quitter Concarneau jusqu'à nouvel ordre.

« Bon, c'est d'jà une bonne chose, se dit Maurice en finissant sa tasse de café, j'ai des chances de l'retrouver, l'ami Boris. Encore une fois, les keufs, y a pas, y font tout comme y faut avant que j'leur demande. »

Il laisse deux euros sur le comptoir, regagne sa voiture, roule environ 250 mètres, traverse l'avenue de la Gare et trouve une place de parking quai Carnot. Il est 10 heures. Maurice s'approche du poste de Police, trouve la porte ouverte, entre et s'adresse au brigadier assi derrière un petit comptoir.

- Bonjour M'sieur, j'viens voir le lieutenant Le Goff.
- Ah, c'est que l'OPI est occupé à cette heure, c'est pourquoi ?
- Vous pouvez p'tet lui dire que c'est M'sieur Le Menech ?
- Ah, bien, justement le lieutenant m'a demandé de le prévenir dès votre arrivée. Vous pouvez attendre ici une minute ?

L'officier de police judiciaire Le Goff arrive dans l'entrée moins d'une minute plus tard, accompagné d'un petit homme en complet veston, assez jeune, coiffé en brosse, et qui semble avoir encore besoin de sa maman pour faire son nœud de cravate.

– Bonjour Monsieur Le Menech, nous vous attendions. Je vous présente Monsieur Guillou du parquet de Lorient.

– 'jour M'sieur Le Goff, 'jour M'sieur. Alors, c'est quoi k'vous avez décidé ?

– Mais je vous disais, Monsieur Le Menech, que nous vous attendions. N'est-ce pas Jean...heu.. Monsieur le juge. Je venais de répéter à Monsieur le juge ce que votre femme m'a dit hier, que vous aviez une solution à proposer. N'est-ce pas Monsieur le juge ? Mais venez, asseyons nous dans mon bureau, nous serons plus à l'aise pour parler.

« Mon cul, pense Maurice, il est juge et moi j'suis pape ! Il est allé chercher son p'tit cousin, ça renifle à des kilomètres. Et si j'l'appelait Jean moi aussi, qu'on s'marre »

Les trois hommes sont maintenant assis dans le bureau de l'OPI, ainsi qu'il est indiqué sur la porte.

– En effet, votre idée de placer ce garçon dans une école de marins pêcheurs est certainement une bonne solution, Monsieur Le Menech. Le problème est que nous n'avons plus d'école à Concarneau. La plus proche est à l'île d'Yeu et elle ne me semble pas bien adaptée à l'âge de votre enfant.

– Ah c'est nouveau alors. D'mon temps... mais l'idée était bonne, vous croyez pas Jean ?

– Ne vous étonnez pas, Monsieur le juge, il est comme ça Monsieur Le Menech, c'est une habitude de marin. On se tutoie dans la marine, n'est-ce pas Monsieur Le Menech ?

– Ah ça ! J'vois k'vous connaissez pas. J'travers'rais la coupée du bateau et j'dirais au lieutenant « salut tu vas bien s'matin » ? Non M'sieur Le Goff, c'est pas ça la Royale. On s'respecte dans la Royale, on dit « vous » à tout l'monde. Y a qu'entre copains ou en famille qu'on s'tutoie. Pas vrai ?

– C'est à dire que, oui, en effet, vous avez raison Monsieur Le

La bignole du 312

Menech, mais si nous revenions à notre sujet ?

– Ben j'vous d'mandais s'que vous pensez d'mon idée. D'met' mon fiston à l'école des marins pêcheurs. Pas'que moi, plus j'y pense, plus j'crois pas k'c'est une bonne idée. Y mérite une punition, pas vrai ?

– C'est bien ça qu'il demande en tout cas. Un jugement et une condamnation, répond Le Goff.

– Et y sait pourquoi qu'y s'rait condamné ?

– En fait Monsieur Le Menech, en ce qui nous concerne, nous, à la police, on était prêt à le laisser partir. Mais il nous a fait un cinéma invraisemblable pour ne pas retourner à l'École Saint-Joseph. C'est ce qui nous a amené à chercher un prétexte pour nous en débarrasser et l'envoyer quelque part, quelque chose qui ressemble à une punition, comprenez-vous ?

– Ben j'avais vous dire s'que c'est, une vraie punition. C'est même pas une école, et c'est pas plus une école de marins pêcheurs. La vraie punition, c'est la baille. Foutez-le à la baille ou c'est moi qui m'en charge.

– Vous croyez pas qu'on en a assez d'un, qui a été foutu à la baille comme vous dites, ce jeune asiatique ?

– Putain, mais faut tout vous dessiner, à vous aut'. Sur un barlu qu'y faut l'mettre. Comme mousse. Y f'ra tous l'taf que les marins y z'aient pas. Les chiotes. La brosse sur le pont. Les tatanes du pacha. Tout j'vous dis. Ça s't'une vraie purge. Des années d'purge et y r'sort de là que j'vous dis pas, un homme quoi.

Le jeune Jean Guillou se sent tout ragaillard :

– Vous dites des années, mais c'est peut-être beaucoup, vous pensiez à quoi, combien d'années d'après vous ?

– Ça c'est à vous d'décider, mais si c'était moi, j'y col'rais jusqu'à sa majorité, huit ans.

– Oh, mais c'est que vous y allez fort ! Huit ans !

– Ben vous avez qu'à lui dire quatre ans, et le double si y fait pas bien l'marnage. Y s'ra toujours temps d'décider si y reste ou si y s'en va.

– C'est qu'il faudrait trouver un patron pêcheur qui l'accepte. Et

ça, c'est pas bien dans nos fonctions à la police. Qu'est-ce que vous en pensez Monsieur le juge ?

– Je n'sais pas, nous n'avons pas l'habitude de donner ce genre de condamnation. En dehors de la prison, vous savez...

– L'zonzon, j'crois qu'y connais déjà. Mais des barlus qui l'acceptent, j'peux avoir une occas, j'connais kek patrons d'pêche que ça les gênerait pas d'fout' leur pied au cul d'un môme qu'y faut carouber. J'peux l'mettre en main dès s'matin, si ça vous rambine.

– Vous pensez à un bateau de chez nous, ici à Concarneau ? demande Le Goff.

– Oué, mais faut k'j'y cause.

– Eh bien nous pourrions faire venir notre jeune détenu et prononcer cette condamnation. Qu'en pensez-vous Monsieur le juge.

– C'est un verdict qui en vaut bien un autre. Nous n'avons qu'à faire comme ça. Mais ce serait mieux que Monsieur Le Menech ne soit pas là, n'est-ce pas Lieutenant ?

– T'as... vous avez raison, Monsieur le juge. Monsieur Le Menech, vous pourriez aller jusqu'au port et arranger cette affaire avec votre patron pêcheur. Pendant ce temps nous nous occuperons de Sébastien. Ça vous convient ?

– Parfait. J'sai d'retour pour midi, ça va ?

– Ça va pour nous. Faisons comme ça. À tout à l'heure.

Maurice sait qu'il trouvera Boris au *Vauban*, à 500 mètres du commissariat. Il s'y rend à pied. En passant avenue Pierre Guéguin, il aperçoit le *Guilvinec*. Au mouillage, sans signe de vie à bord. À l'horloge du beffroi, il est 11 heures. « Y va falloir emballer vite fait si j'veux êt' rev'nu pour midi », et il Maurice presse le pas. Il trouve Boris au comptoir, comme prévu, s'approche derrière lui et lui pose la main sur l'épaule. Boris se retourne.

– Toi ici Maurice, un dimanche ?

– Tu sais bien k'dans les affaires, le dimanche, c'est..

La bignole du 312

– Oh que oui, sauf que pour moi, c'est p'têt' encore dimanche demain, et mardi, et les aut' jours.

– Boris le touriste quoi ! Ben c'est pourtant ton taf, le tourisme, tu d'vrais pas t'plaindre.

– Sauf que sans bateau, c'est pas l'tourisme comme j'l'entraves, tu vois.

– Pas'que t'as plus d'barlu ? Là tu mastiques Boris, avec la mine de jaune que tu ty pourrais t'mettre à gauche, tu peux pas laisser tomber. Faut k't'assures Boris. Si j'peux t'aider, entre amis...

– C'est k'le *Guilvinec*, c'est pas vraiment mon barlu, y a encore kek' traites à raquer, si tu m'comprends.

– Cherche pas, Boris. T'y r'tournes dare dare, su' l'Guilvinec, et tu gardes ton guss de la tortore et un mataf de pont si tu veux. J't'envoie un d'mes louffiats et un lardon qui fra mousse. Faut k'tu sois prêt à partir mercredi, comme d'hab. Avec des clients autant k'possible.

– Mais, Vanden...

– T'occupe, Vandenlood, c'est mon truc. Toi, c'est Bergen. À la tienne Boris, et faut k'j'te laisse. J't'amène le môme dans une heure su'l'quai. Tu prépares l'annexe.

Maurice finit son verre, sort du café. et repart au pas de course vers le 1 avenue de la Gare. Il entre sans frapper, fait un signe de la tête au brigadier en faction dans l'entrée et se dirige vers le bureau de l'OPJ. Entendant la voix de Sébastien, il s'arrête, revient sur ses pas pour dire au brigadier :

– Vous voulez bien prév'nir M'sieur Le Goff que j'suis là ?

Le brigadier s'exécute et l'officier arrive dans les secondes qui suivent.

– Alors, quel est le résultat ? Avez-vous trouvé un patron ?

– Mieux k'ça, M'sieur, s't'un barlu qui fait l'Atlantique nord tous les quinze jours. Le pacha est prêt à embarquer mon gamin. Il attend su'l'quai à 13 heures.

– Et c'est quoi, le nom du bateau ?

– Le *Guilvinec*. Et l'patron, c'est Boris.

La bignole du 312

– Le *Guilvinec*, vous dites ? Mais c'est le bateau où vous étiez, le jour où cette histoire d'appareil photo est arrivée.

– Le soir vous voulez dire. Oui, on avait fini la fête sur ce barlu. Faut dire aussi k'Boris, s't'un pote qu'on était ensemble à la Royale. Alors, entre marins...

– Ah, j'imagine. La mer, ça crée des liens. Bon, c'est que le temps passe. Si nous devons accompagner notre jeune matelot pour 13 heures, nous n'avons plus de temps à perdre.

– M'sieur Le Goff, j'peux l'accompagner...

– Non, Monsieur Le Menech, nous l'y conduirons. Le mieux serait que vous partiez, que Sébastien ne vous voie pas. Nous laisserons nos instructions à votre ami Boris. Dites-moi seulement où nous pourrons le trouver.

– Y s'ra à 13 heures su'l'quai, d'avant l'beffroi. Il attend avec l'annexe du barlu, prêt à embarquer.

– Très bien. Nous y serons. Il me reste à vous dire au revoir.